



NOWHERELAND
SÉBASTIEN BRIDOT



NOWHERELAND
Sébastien Bridot

Photography is, first of all, a way of seeing.
— Susan Sontag

« Cieux infinis et fuyant, roches bien présentes mais dans l'ombre, glaciers et forêts lumineusement sombres, monts herculéens s'enroulant dans des tapis de neige prêts à fondre... la vie, dont nous sommes l'exhalaison ainsi que nos imaginaires, se meuvent volontiers dans des espaces et des temporalités qui leur sont propres – cadres spatio-temporels protéiformes, fragiles, éphémères – mais qui rappellent en réalité l'unicité de ce monde et ses éternités ;

Ces cadres spatio-temporels sont bien évidemment impossibles à placer sur une carte, tout comme le Mont Analogue de René Daumal, mais permettent à tout un chacun de se retrouver dans le fin linceul de ses mélancolies ;

Imaginons ensemble néanmoins! Un ciel orageux et humide à la panse lourde projette ses humeurs sur une roche à l'agonie, humeurs nourrissant feuillus, résineux, manifestement aux troncs durs, cachés sous la canopée. Discret, Hercule tire la langue, aussi grande qu'un oued, avant de disparaître dans le brouillard. L'eau a bien fini par se tarir...

Où sommes-nous ? Dans les îles Fortunées, le Khorassan, une quelconque route impériale, en Valais ?

Partout, nulle part, hier, demain, chez vous, en nous. »

— **Frédérique Steputat**

Nowhereland est un concentré d'images de différents lieux géographiques, qui, confrontées les unes aux autres forment un monde surréaliste, intrigant, unique, mais témoignant d'une universalité multiple.

Au travers de ce mélange de paysages et d'architectures hétéroclites, d'éléments naturels et anthropiques, de présences et d'absences, Nowhereland est un voyage mélancolique dans une cosmogonie sauvage.

Ces photographies apparaissent, une fois assemblés, comme étant un état des lieux d'une dialectique réflexive au long cours, qui nous interroge sur la profondeur des micro- et macrocosmes qui nous entourent et par l'expérience vertigineuse du temps, de nous « donner à voir l'aveuglement ».

Ce projet a vu le jour un peu par accident, en effectuant une sélection d'images sur l'ensemble de mon travail. On réalise que l'endroit n'a pas d'importance. Dans Nowhereland, ce sont les sentiments qui comptent. Mais l'aspect capital de mon travail réside dans sa réalisation sur des pellicules noir et blanc. Ce procédé n'est jamais que lumière, contrastes et composition d'image. Il est intrinsèquement lié à des connaissances longuement appliquées. Toutefois, l'intuition est indissociable de la pratique. Le nombre de vues est compté, incitant des décisions tranchées au moment fatidique.

J'apprécie la conception du temps dans l'ensemble de ce traitement. La magie de la chambre noire, l'émotion de revoir ces instants capturés, le soulagement d'avoir correctement exposé. Le souvenir réapparaît et se matérialise sur papier.

La nature est la genèse de mon travail. En tout lieu, elle réside en souveraine. Elle nous accueille selon son humeur. Aujourd'hui avec bienveillance, demain dans la tourmente. Ces ambiances sont le berceau de mon inspiration et de mes réflexions profondes. Ce « grand tout » subjuguant nous imprègne de respect et d'humilité. L'immensité, l'essentiel, le temps qui passe me renouent à ce monde, à une temporalité fondamentalement humaine, permettant ainsi de s'extraire de cette époque de l'immédiat.

—Sébastien Bridot



Adopte le temps de la nature: son secret est la patience.
– Ralph Waldo Emerson

Nowhereland

Le pays de « maintenant », de « où » et de « nulle part »... un « maintenant » figé dans l’image, une situation mystérieuse qui nous laisse émerger dans ce que l’image retient en elle à jamais, tout en nous livrant ses clés comme une loi fondamentale et mystique. Une immensité de « nulle part ailleurs » qui s'étend lentement, une sorte de staticité en mouvement. Un cycle pris dans l'engrenage de l'entropie, où tout est là et se transforme.

Nowhereland... un mot étrange, quelque part entre Wonderland et Wanderlust. C'est là que Sébastien Bridot nous attend, tranquille, assis entre magie, désir et voyage, au cœur d'un espace ouvert aux grandes questions.

La cinquantaine venue, Sébastien Bridot se plonge une nouvelle fois dans ses archives. Comme un rituel, il prend le temps de questionner ses images, pour ne pas oublier ce qui le constitue. Un corpus d'images qui font testament, des images qui sont les traces de son passage. Des images qui se sont données à voir pour lui, afin qu'il en fasse sienne, une raison d'être au monde.

Observant minutieusement chaque image, il redécouvre leur intemporalité étonnante. Clichés pris il y a vingt ans ou capturés peut-être demain, qui sait ? Ces instants révèlent la sagesse sauvage des rapports de force entre matières et phénomènes qui agissent discrètement mais indubitablement devant nous sans que l'on puisse sentir l'importance de leur effet. Comme Sebastien, il faut faire une pause.

Ce savoir-faire est une sagesse. Ce regard est une pratique que Sebastien nourrit en faisant des boucles. Partir à la chasse au images, pour revenir dans le temps, encore et encore. Son travail est presque rétropassif dans un monde où l'image est traitée comme un produit de consommation à usage unique.

On ne peut ignorer les crises actuelles, marquées par des interrogations climatiques, environnementales et l'avenir incertain du vivant. Dans ses images, Sébastien Bridot reformule la dualité du vide et du plein, de l'espoir et de la peur, du noir et du blanc. Il fait sienne la philosophie d'Héraclite, nous rappelant que tout se transforme et que l'on ne se baigne pas deux fois dans la même rivière.

Son travail s'enracine dans l'idée d'entropie, point de départ ludique et tellurique aux dimensions insaisissables. Dans Nowhereland, on est projeté dans l'origine du vivant et ses multiples morts. Comme une photo en pause longue de la vie en continue.

L'absence d'humain dans ses photographies met en exergue la personnalité des formes qui nous entourent. Les reconnaître, c'est déjà en prendre soin et accepter l'implacable destin.

Prendre une photographie, c’est participer à la mortalité, à la vulnérabilité et à la mutabilité d’une autre personne. C’est précisément en découpant ce moment et en le figeant que toutes les photographies témoignent de l’implacable fonte du temps.¹

— Susan Sontag

Avec humilité et tendresse, Sébastien nous invite à regarder ces paysages en mouvement, ce « bougé » du temps-long, tel une réalité qui s'érode ou se développe, aussi vite qu'une idée se construit et s'efface. Sébastien est un pisteur indigène qui sait lire la nature au-delà du réel, et qui, par la photographie, nous révèle le fond de son être. Revenir dans l'image est une procédure qu'il pratique de manière quasi chamanique : il capte la lumière et puise son énergie pour révéler un secret.

L’esprit et la terre sont dans un état constant d’érosion, les rivières mentales usent les berges abstraites, les ondes cérébrales sapent les falaises de la pensée, les idées se décomposent en pierres d’inconnaissance, et les cristallisations conceptuelles se brisent en dépôts de raison granuleuse.²

— Robert Smithson.

1. Sontag, Susan. *Sur la photographie*, trad. française, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1982

2. Smithson, Robert. *Mémoire et entropie*, Jean-Pierre Criqui et Céline Flécheux, Dijon, Les presses du réel, 2018



Le temps, l’art et la mémoire

C’est le contrepoint de l’éphémère. L’instant volé transformé en promesse d’éternité. La photographie questionne toujours le temps. Sebastien Bridot s’intéresse à la place du temps dans la grande Histoire et questionne parallèlement sa propre histoire.

Une fois l’image comprise comme événement actuel, il s’agit de dépasser l’analyse événementielle pour s’intéresser à l’évolution historique sur la longue durée et aux changements progressifs des structures profondes de la société, concept élaboré par Fernand Braudel³ en 1949.

Ainsi, on s’intéresse ici à une géo-histoire. On y développe une analyse fondée sur la prise en compte d’une triple temporalité : le temps géographique (longue durée) ;

le temps social (celui des états) et le temps de l’événement (très bref mais le plus directement accessible). Sébastien Bridot propose de trouver dans ces images et

en jouant avec sa propre mémoire, cette idée de machine à voyager dans le temps, passant des phénomènes anciens qui structurent notre société et crée des liens entre l’Histoire et d’autres sujets (écologie, politique, sociologie, économie, anthropo-logie, etc.).

Les différentes temporalités qui nous semblent à l’œuvre dans la photographie ne sont évidemment pas dissociables dans la pratique courante de notre regard sur une image. Ces temps, ces moments, ces durées ne sont résumées que pour faire prendre conscience de leur importance dans les significations qu’une image produit. L’anonymité et l’atemporalité des images qui prédominent dans beaucoup de médias aujourd’hui — sur internet en particulier — nous coupent de cet ancrage pourtant si important à la construction de notre regard. Mais dans le cas de Nowhereland, cette intemporalité est soigneusement voulue et vécue.

Rappelons très brièvement le lien ancestral qui unit l’art, comme fabrication d’images, à la mémoire. Si l’on défend l’idée, que l’art exerce une action particulière sur la mémoire, on peut en appeler à toute une tradition antique, par exemple à celle exposée dans De la mémoire et de la réminiscence⁴ où Aristote souligne la nécessité du recours à l’imagination pour réactiver l’image, comprise comme trace sensitive, que l’objet a laissée comme un poinçon ou comme une gravure dans la cire de la mémoire. Cette affirmation d’une coopération de l’imagination et de la mémoire, qui se constituera en une longue tradition philosophique, se retrouve encore dans les analyses de Bergson, celles de Matière et Mémoire :

Le passé ne peut être saisi comme passé, que si nous suivons et adoptons le mouvement par lequel il s’épanouit en images présentes, émergeant des ténèbres au grand jour.⁵

— Henri Bergson

C’est aussi ce principe de mise en image dans la mémoire que l’on retrouve dans les extraordinaires systèmes de mnémo-techniques, constitués dans l’Antiquité et poursuivis à la Renaissance, qui tendent à nous persuader qu’une mémorisation n’est possible que par le truchement des « images » et des « lieux », autrement dit des signes sensibles et iconiques, qui fonctionnent comme des indices.⁶ Les témoignages qu’on possède à propos de certains orateurs, comme Sénèque, capable de répéter plus de deux mille mots dans l’ordre où on les lui avait énoncés ou encore à l’envers, peuvent nous convaincre que l’art, par sa capacité à mettre en image, a forcément quelque chose à apporter à la mémoire.

Il n’empêche que, aussi efficace que soit cette mise en image, elle court le risque d’une sorte particulière d’oubli, en se figeant comme dans la leçon apprise par cœur ; mais l’image peut aussi bloquer la mémoire, d’où la nécessité de la concevoir avec précaution. En outre, la mémoire, individuelle et plus encore collective, est naturellement passive : nous la subissons d’abord à travers les récits, les non-dits, les croyances des autres. S’approprier sa mémoire, être lié au passé sans en subir le poids, implique donc un travail ininterrompu, une vigilance que Sebastien Bridot illustre à travers son travail qui questionne cette position dans le monde de Nowhereland.

3. Braudel, Fernand. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l’époque de Philippe II*, Paris, LGF/Le Livre de Poche, 1990

4. Aristote, *Petits traités d’histoire naturelle*, Paris, Flammarion, 2000

5. Bergson, Henri. *Matière et mémoire*, Paris, Puf, 1959.

6. Yates, Frances A. *L’art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1966







Quel temps ?

Certains artistes, sans forcément toujours le conceptualiser comme tel, ont développé un « temps » qui n’est déjà plus contemporain. Ce sont souvent des environnements étranges, dont l’être humain est absent, et qui mêlent des organisations naturelles et techniques, comme si la différence entre les deux ne tenait plus dans leur autonomie à notre égard.

Quel est donc ce temps ? Il survient après le contemporain : ces environnements se placent après notre présent, dans un futur qui n’est plus celui de la modernité, car son moteur n’est plus la volonté du collectif humain. Le présent ne promet plus le futur, c’est ce dernier qui détermine le présent. C’est un futur qui pourrait être proche ou lointain, peu importe, car sa nature est moins temporelle que structurelle : nous n’y sommes pas, notre espèce a disparue et ne reste plus alors que les traces techniques, c’est-à-dire logistiques, de ce que nous avons été, ne subsistent plus que nos déchets dont certains sont peut-être dotés d’une quasi-autonomie de mouvement. Ils continuent à bouger sans nous, sans témoin, sans personne. Quasi-vivant, technique zombie.

La révolution industrielle nous a dotés d’une puissance hantée par mille fantômes techniques nous entourant sans que nous le sachions.

Une exposition pourrait alors être strictement définie comme un espace de projection dans cet avenir incertain et nous y jetons par anticipation un regard, puisque précisément ce regard, le regard humain, s’en sera absenté. Nous imaginons l’absence de notre regard; nos yeux se creusent non pas par aveugle- ment, mais par doublement de l’absence. Nous avançons dans un espace géologique, dans les ruines d'un monde necro-actif, une imperceptible couche résiduelle d'une civilisation... Mais qui serait capable d’en décrypter la présence ? Toutes ces pierres sont posées au sol dans une éternité qui ne s’adresse à personne.

L’art post-contemporain est à entendre comme un futur sans nous et c’est paradoxalement la spéculation de cette absence qui permet la réflexion sur notre condition présente, car le présent ne se laisse plus aborder dans sa contemporanéité sans répéter la domination dont elle est l’objet. Elle doit être décalée non seulement temporellement, mais aussi anthropologiquement. La question n’est même plus celle de la survie, car cette volonté n’est pas sans rapport avec le mal qu’elle souhaitait résoudre.

L’espèce humaine a donc disparu. Il restera tant de choses de ce que nous avons été. Mais elles ne se destineront à personne. La Terre sera vidée de notre présence, et cette lacune béante permet de mieux percevoir le mouvement involutif, disnovatif, brouillant les frontières entre l’organique et l’inorganique, le vif et le mort dont nous sommes les sujets et les objets.

L’autonomie du « sans nous » est fort différente de l’autonomie de Clement Greenberg ou du « Sublime » de Burke et Kante. Elle permet d’intuitionner la déliaison, c’est-à-dire l’absolu. Voici la mémoire de notre époque.

Le noir et blanc intemporel

La photographie en noir et blanc, le monochrome, connaît un pouvoir d'attraction qui ne se dément toujours pas aujourd’hui. Pourquoi la photographie en noir et blanc est-elle intemporelle ?

Sans la couleur, une photo noir et blanc ne cherche pas à reproduire fidèlement le monde, mais à en proposer une interprétation plus épurée et artistique. Bien que les formes créées par l'homme deviennent vite désuètes sur toutes les images, le noir et blanc confère une certaine universalité et une distance par rapport à une situation précise. Il met en valeur les formes, les contrastes, les textures et la lumière sans être distrait par la couleur. Dès lors, cette approche donne une dimension plus graphique et expressive à l’image. Aussi, les modes et les tendances en couleur changent et disent d'autres choses avec le temps. Le noir et blanc reste neutre et réduit les distractions et donne un aspect épuré et intemporel, qui traverse le temps sans perdre de sa force. Il invite le spectateur à se concentrer davantage sur les expressions, les émotions et l’histoire que raconte l’image. Elle se concentre sur l’essentiel : lumière, forme et émotion.

Sortir du contemporain en restant contemporaine, c’est le miracle de la photographie en noir et blanc. En éliminant la couleur du monde, nous sommes confrontés à une autre réalité visuelle et potentiellement à l’essence des choses qui nous font. La photographie en noir et blanc est plus authentique et dramatique aussi parce qu’elle semble appartenir à une histoire qui n’est plus cachée par la couleur. Ce qui la rend d’autant plus intemporelle.

Évidemment, on pourrait débattre sur ces arguments clivants, avec par exemple, le fait que la photographie couleur est, elle aussi, intemporelle par certains de ses aspects ; on peut évoquer les travaux des pionniers de la couleur en photographie comme Saul Leiter ou Ernst Haas pour ne citer que les plus illustres. Mais la couleur possède une poésie et des codes propres a elle, dont la perception évolue culturellement à travers le temps.

De plus, le monde digital pornochromatique dans lequel nous sommes noyés et qui nous aveugle, donne de manière paradoxale, de la valeur à ce qui propose un temps d'arrêt bienvenu, comme une image en noir et blanc sortie de nulle part. C'est ce que propose Sebastien Bridot avec Nowhereland. Cette omniprésence de la couleur qui s’impose par l'immédiateté de la technologie, semble presque perdre de sa valeur. Ici, je ne parle pas de pécule, mais d'une valeur autonome et fondamentale qui fait le vivre le sentiment du Sublime, et qui nous rappelle que produire une image est un privilège humain, et que regarder une image, c’est peut-être prendre le temps de tenter de répondre à cette question intime.







Le Voyageur contemplant une mer disparue

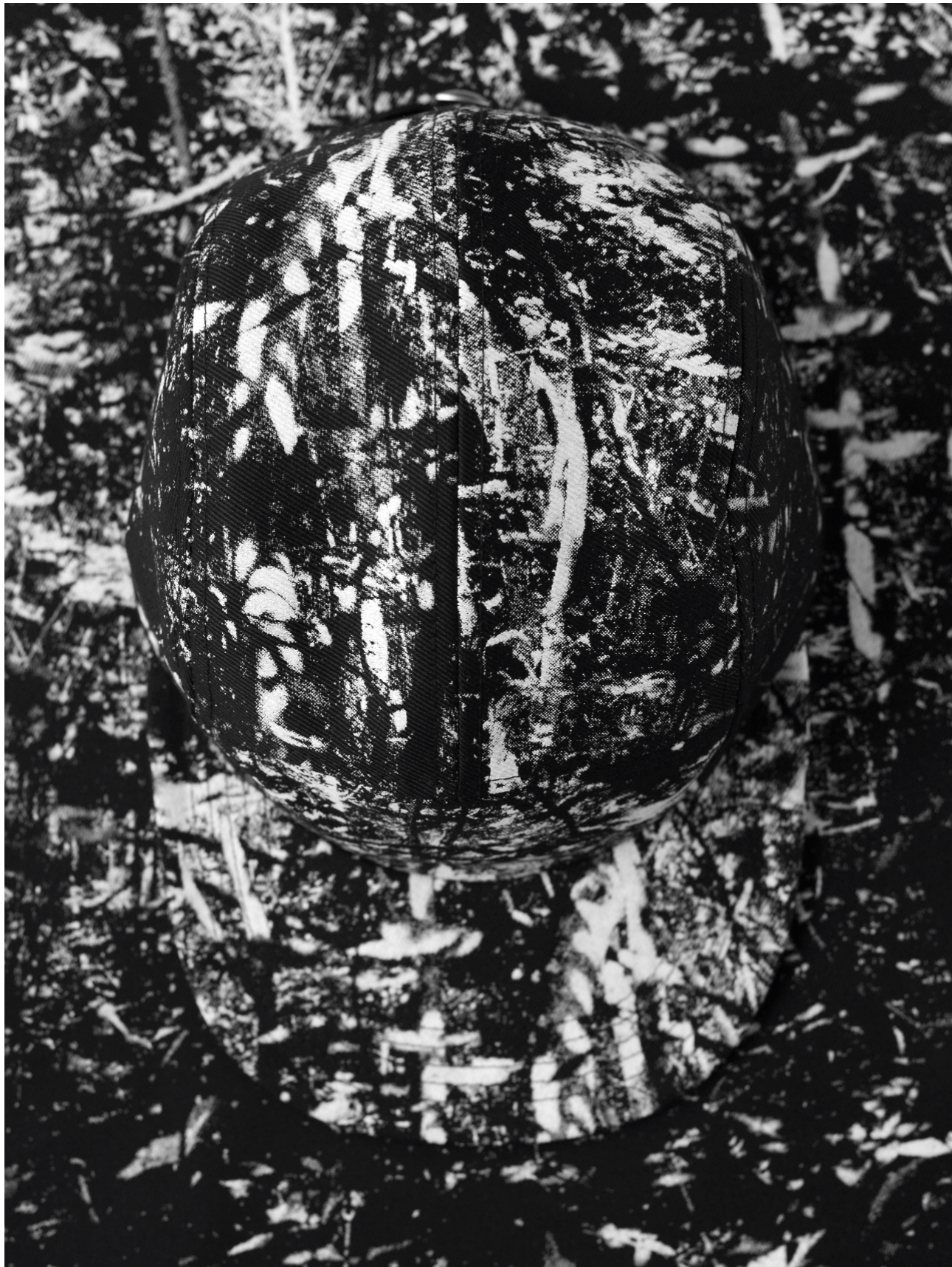


NOWHERELAND BOX

Edition limitée à 20 exemplaires

Impression tirage numérique sur papier Splendorlux ultra-brillant 350g/m2

50 photographies de tailles variable accompagnées d'un livret avec des textes



Casquette 5 panels « NOWHERELAND »
Sérigraphie sur tissus noir "gabardine" dead stock LVMH par Dr. Paper & Mr.Tee, Genève.
100% fait main à Genève / Capitale Nord - DSE New Core
100% Matériaux recyclés



